

restait le même: l'amour du sol natal!

—“Que ce rêveur aime Suzan, pensait la baronne, et nous verrons si cet amour ne triomphera pas de l'autre!”

Tout haut, elle reprit:

—Vous êtes notre prisonnier pour un mois, Jacques: Roscob vous l'a-t-il dit?

—Non, Madame. Les premières heures ont été consacrées à la joie du revoir... Et... je croyais... je pensais...

—Vous pensiez qu'au bout de huit jours on vous rendrait la liberté. Qui sait? Même demain, peut-être, puisque les idées de retraite sont ancrées dans votre cerveau d'Auvergnat? Prenez gaiement votre parti, ami Jacques. J'ai très peu joui de vous pendant vos années de travail, vous me devez, je vous l'assure, des visites, des attentions, des soins. Quant à Roscob, il désire votre concours pour maintes choses. Du reste, on ne vous laisse pas le choix. Vous êtes enchaîné, et les chaînes de notre amitié sont autrement solides que celles de Mazas.

—Je ne chercherai pas à m'échapper, Madame.

Il souriait; mais, au fond de l'âme, il se sentait affreusement triste. Un mois à Paris! Un mois qu'il pouvait employer à se faire une clientèle villageoise, avant que la neige rendit les communications difficiles, sinon impossibles!... Certes, il ne tenait pas à l'argent, mais encore ne voulait-il pas être à la charge de son père et de sa mère.

—A quoi pensez-vous, Jacques? Votre front se rembrunit.

—Je pense à la neige, Madame, si elle me bloquait avant le retour?...

—Je la bénirais: ce serait une alliée précieuse; mieux que cela: un signe certain de votre “prédestination parisienne”; ma vieille marotte, vous savez bien? Allons, maintenant que la question de séjour est réglée, donnez-moi des nouvelles de vos parents, des vôtres, d'amples détails aussi sur votre vie durant ces quelques semaines: une vie de vagabond, n'est-ce pas?

Il fit “oui” de la tête, d'un air

heureux, et longtemps il parla. Ses forces renaissant à l'air vif des montagnes, ses excursions, la beauté douce de l'automne, les délices du sommeil dans la chaude atmosphère de l'étable, il conta tout avec un entrain que la baronne ne lui connaissait pas, un entrain tel, qu'après s'en être amusée, elle finit par y voir une sérieuse menace pour ses rêves d'avenir. Cet entrain ne prenait-il pas sa source dans le bonheur du retour au pays?

—“Pourvu qu'il aime Suzan!” songeait-elle comme un instant plus tôt...

Et elle ajoutait:  
—“Pourvu que Suzan l'aime! Si, à dîner, il se montre aussi brillant causeur, il l'intéressera. Cet intérêt, pour elle, peut être un acheminement vers l'amour.”

Mais, à dîner, Jacques, au lieu d'être brillant causeur, redevint timide, gauche, silencieux, malgré tous les efforts de sa vieille amie, malgré l'expansive gaieté de Suzan; et la soirée eût fini par paraître longue si, en sortant de table, la jeune fille ne se fût assise au piano, en disant de son petit ton malicieux:

—Puisque, à part l'Auvergne, rien ne vous charme, je vais vous servir un dessert extra.

Et la voilà jouant un air mélancolique et doux, entendu bien des fois par Jacques au milieu des montagnes. La phrase musicale en était toute simple; mais, dans sa simplicité, un poème entier se déroulait. C'était le pâtre chantant la tristesse des journées solitaires. Pas de maison! Pas de famille! Pas d'amis! Rien que des pâturages et des bois... Soudain, on entendait le frémissement de la brise parmi la bruyère, le gazon et les arbres... Les notes se succédaient plus pressées... Des voix s'élevaient pour vanter les beautés de la nature:

—“Admire mes grelots roses, tintait la bruyère.

—“Vois comme je suis frais, parfumé, murmurait le gazon.

—“Je suis si bleu! Et mes oranges sont si beaux, disait le ciel.

—“Notre ombre ne t'est-elle pas

douce? frissonnaient les feuilles.

—“Ne sommes-nous pas tes amis? gazouillaient les oiseaux...”

—“Tu n'es pas malheureux, tu n'es pas seul... Dieu est là!” ajoutait la voix rustique planant au sommet de la montagne.

Et un hymne triomphal s'élevait: l'homme s'unissait à la nature pour chanter le Créateur.

A la dernière note, Suzan se retourna d'un mouvement brusque.

—C'est vraiment beau, dites?

Puis, sur un autre ton:

—Allons, voilà marraine toute triste; M. Orvanne, lui, a les yeux noyés, et j'appelle cela “distraire les gens”! Moi aussi, j'ai une petite larme sotte, mais je l'écrase, et c'est fini. Attendez, il va y avoir métamorphose.

Elle chanta alors un vieux “Noël”, si long, si long, avec l'énumération de ce que les bergers apportaient à l'Enfant Jésus, que la baronne Heurtel demanda grâce.

—Une bourrée, alors!

Et la bourrée d'Auvergne éclata en notes gaies, sautillantes, scandées encore par les petits talons de Suzan.

—C'est cela! C'est cela! s'écria Jacques, riant de bon cœur, cette fois. Mademoiselle, comment pouvez-vous savoir?

—Parce qu'au couvent, la valse et tout ce qui “tourne” étant défendu, nous dansions des bourrées, sous la haute direction d'une vieille sœur converse, — votre payse; — nous prenions même des sabots, pour être plus “couleur locale”; et quel bruit!... Soixante paires de sabots dans une salle de récréation, jugez! Ah! enfin! j'ai eu du succès! Marraine, je mérite un bonbon.

Et Suzan se mit à savourer en conscience un chocolat à la crème.

Quand Jacques revint chez le docteur Roscob, les premières paroles de son vieil ami furent identiques à celles de la baronne Heurtel:

—Comment trouves-tu Suzan Le Helguer?

—Gracieuse, peu banale, répondit le jeune homme, mais bien enfant!

Puis, très vite, sans paraître remarquer la déception profonde du